

Extrait du Rhuthmos

<http://rhuthmos.eu/spip.php?article1192>

La nature comme flux

- Recherches

- Le rythme dans les sciences et les arts contemporains

- Philosophie - Nouvel article

Date de mise en ligne : jeudi 22 mai 2014



Rhuthmos

Ce texte est la suite d'une réflexion présentée [ici](#).

Comme ses prédécesseurs, Diderot élabore une philosophie de la nature qui est aussi une philosophie de la religion et une philosophie de la connaissance.

Dès 1747, dans *La Promenade du sceptique*, même s'il ne prend pas encore parti dans les débats qui y opposent le déiste et l'athée à propos de la Nature et de Dieu, il montre qu'il est tout à fait possible de tenir une position indépendante de tout finalisme, que ce soit le finalisme esthétisant en vogue à l'époque, qui fait de la beauté de la nature une preuve de son origine divine, le finalisme mécaniste, qui, comme chez Voltaire, fait du monde une grande horloge et donc de Dieu le Grand Horloger, le finalisme plus global de style leibnizien, qui fait du bon fonctionnement de la totalité du monde une fin éthique indépendante des accidents qui peuvent y survenir localement, ou encore le finalisme biologique, qui s'appuie sur l'existence d'êtres vivants organisés, souvent de manière très spectaculaire, pour affirmer que la nature est le produit d'un dessein volontaire et pensé.

Dans les deux premiers cas, il s'agit d'un anthropocentrisme qui nous fait prendre l'ordre du monde pour une construction faite pour nous [1]. Or, nous ne pouvons être sûrs que la nature ait et aura, en tous temps et en tous lieux, possédé cet ordre qui nous plaît et nous convient aujourd'hui [2]. Par ailleurs, cet ordre est tout à fait relatif à notre situation singulière : un ver de terre ou une fourmi pourraient trouver un ordre admirable dans une décharge et un désordre dans un palais de marbre [3].

Même, dans le troisième et le quatrième cas, qui ne tablent plus sur la beauté du tout ou sur sa perfection mécanique mais seulement sur un bien global du système de l'univers ou sur l'organisation des systèmes vivants, Diderot, ou tout moins l'athée du dialogue, nie qu'on puisse remonter de ces organisations à un auteur. La seule chose qu'on puisse déduire des nouvelles sciences en développement, que ce soit la physique, l'astronomie ou la biologie, c'est que « la matière est organisée » [4].

L'argumentation prend de l'ampleur dans la *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* de 1749 [5]. Diderot y reprend sa critique des arguments traditionnellement utilisés pour soutenir le finalisme : le spectacle admirable offert par le monde et la perfection des mécanismes constituant les organes des êtres vivants. Mais il l'appuie cette fois sur une théorie de la connaissance sensualiste doublée d'une théorie esthétique sur lesquelles je reviendrai plus bas. Par ailleurs, il affronte un argument finaliste plus récent et d'une certaine manière plus difficile à contrer : le consensus physico-théologique concernant l'organisation et l'origine de l'univers parmi les savants les plus réputés de l'époque, les « Newton, Leibniz, Clarke et [...] quelques-uns de ses compatriotes, les premiers génies du monde, qui tous avaient été frappés des merveilles de la nature et reconnaissaient un être intelligent pour son auteur » [6].

La réponse au premier argument est assez simple. Pour un aveugle de naissance, comme le mathématicien Saunderson qui est placé au centre de ce dialogue, le monde n'a pas la beauté que nous lui prêtons. Certes, cet aveugle peut appliquer le terme à juste titre mais, dans la mesure où il ne lie pas lui-même un plaisir à la perception des rapports des choses entre elles, « il ne juge pas » [7], il ne fait que reproduire ce qu'il a appris sans le sentir. Le beau n'est pour lui « qu'un mot » [8]. L'idée même de beauté du monde n'a donc aucun sens pour lui. Saunderson peut reconnaître un cube comme un voyant et même donner des leçons de mathématiques à ceux qui voient mais il ne peut reconnaître la beauté de la nature, car la perception du beau selon Diderot, comme il le dira quelques années plus tard dans l'article « BEAU » (1752), est toujours une perception « de rapports ».

En ce qui concerne les corps vivants, Saunderson ne nie pas que les mécanismes emboîtés les uns dans les autres qui les constituent puissent apparaître comme « admirables », encore qu'il ne puisse lui-même le vérifier. Mais il conteste que nous puissions inférer de ce sentiment l'existence d'une finalité préconçue et donc d'un auteur «

souverainement intelligent » [9]. Nous n'admirons l'organisme animal que parce que nous sommes encore incapables de le comprendre, c'est-à-dire parce que nous croyons impossible de l'expliquer par un pur mécanisme. Comme Spinoza avant lui, Diderot souligne ici le fait qu'on explique quelque chose de difficile à comprendre, la Nature, par quelque chose d'incompréhensible, Dieu. C'est par ignorance et par orgueil que l'homme tend à considérer que tout ce qui le dépasse ne peut être qu'un ouvrage de Dieu qui lui est destiné [10].

Enfin en ce qui concerne l'ordre actuel de la nature, tel qu'il apparaît désormais à travers la physique et l'optique newtoniennes, Diderot-Saunderson suggère qu'il pourrait bien avoir été produit mécaniquement sans intervention divine. C'est là que s'effectue la percée ontologique de la *Lettre* qui sort alors des considérations esthétiques et épistémologiques [11]. Certes, il faut bien accepter l'idée qu'il existe un ordre mécanique mais rien ne prouve que cet ordre ait toujours existé [12]. Il se peut qu'au lieu d'avoir été dès le départ ce qu'il est aujourd'hui, il soit apparu chemin faisant à partir d'un chaos matériel originel [13] et d'une profusion d'essais qui auraient fait naître autant d'espèces d'êtres vivants, dont seules auraient survécu celles qui ne comportaient pas de « contradiction importante » [14], voire de mondes, dont celui dans lequel nous vivons n'aurait été et ne serait encore qu'un exemplaire parmi d'autres capable(s) de « persévérer » [15]. Si la nature semble faire les choses à merveille, « c'est en quelque sorte parce qu'elle a jeté tous ses brouillons » [16]. Son ordre actuel est le résultat d'un très long processus au cours duquel le chaos originel a généré une infinité d'individus singuliers et collectifs plus ou moins viables. Seuls ceux qui ont pu subsister se sont développés.

Les commentateurs notent ici les influences mêlées d'un héritage poétique lucrétien [17], du mécanisme cartésien [18] et probablement aussi de l'histoire naturelle élaborée à la même époque par Buffon [19]. On fait aussi remarquer que cette théorie constitue la première version d'une théorie évolutionniste de la matière, débarrassée de tout finalisme et mue par le seul jeu de l'aléatoire et de la nécessité [20]. Enfin, on note la pointe de scepticisme par laquelle s'achève la *Lettre* [21]. Certes, Diderot est désormais certain que l'homme n'est pas une créature divine, qu'il résulte d'une évolution de la matière et que Dieu n'existe pas ; mais il se rend bien compte qu'il ne peut pas encore expliquer sur quoi reposent cette évolution, ce mouvement, cette créativité de la matière, qu'il ne sait pas quels en sont les ressorts intimes [22].

Ces précisions sont tout à fait éclairantes mais on peut aussi remarquer que Diderot rejoint également, ce faisant, Spinoza et Leibniz sur un point qui nous concerne ici au premier chef. Pour lui, comme pour ses prédécesseurs, le monde est fondamentalement dynamique et la nature essentiellement fluente. Il s'insère très consciemment dans cette composante de la philosophie occidentale, cette philosophie du *rhuthmos*, qui remonte à Héraclite, Démocrite et Lucrèce [23] et que nous avons vu réapparaître chez Spinoza et Leibniz.

En même temps, il radicalise leur position. Les lois éternelles de la nature et les essences actives ou actuelles des monades et des manières, singulières ou composées, dont Spinoza et Leibniz pensaient qu'elles garantissaient une certaine consistance aussi bien au tout lui-même qu'à ses éléments, se dissolvent dans la *Lettre* dans un immense flux permanent.

D'une part, comme on vient de le voir, rien ne prouve aux yeux de Diderot que les lois de la nature soient vraiment universelles et éternelles : le monde a une histoire qui l'a mené du chaos à l'ordre actuel, mais cette histoire combinatoire n'a rien eu de nécessaire, elle aurait pu être différente et elle l'a sûrement été ailleurs dans d'autres mondes éloignés du nôtre que nous ne pouvons connaître ; elle est du reste loin d'être définitive, ce monde lui-même n'est qu'« un ordre momentanée » qui peut éventuellement disparaître un jour au profit d'un autre [24].

De l'autre, les êtres qui le peuplent n'ont pas la consistance d'êtres exprimant des essences éternelles, ils sont tous pris dans un devenir qui les coupe de toute relation à l'éternité ou à la perfection absolue. Il n'est même pas certain que la causalité efficiente y soit constante, car Diderot soutient encore à cette époque la théorie de la génération spontanée. Du chaos, de l'archaïque, du monstrueux, des aveugles-nés peuvent encore y réapparaître, comme du

nouveau, de l'imprévisible s'y produire. Contre ses deux prédécesseurs, et contre leur recours aux notions d'essence et de loi, Diderot semble en revenir au primat du *ta panta rhei* et d'une ontologie de l'éphémère [25].

On voit les difficultés que soulèvent immédiatement une telle position. Si la nature est essentiellement fluente et chaotique, comment les individus, vivants ou non, y apparaissent-ils ? Qu'est-ce qui leur donne forme et consistance ? Et questions liées : comment peut-on les connaître ? Une science des productions aléatoires et toujours en mouvement de la matière est-elle possible ?

La suite [ici](#)...

[1] *La Promenade du sceptique* (I, 114) : « Tout cela ne mène à rien, mon cher, me répliqua-t-il. Vous regardez cette illumination avec je ne sais quels yeux d'enthousiaste. Votre imagination, montée sur ce ton, en compose une belle décoration dont elle fait ensuite les honneurs à je ne sais quel être qui n'y a jamais pensé. C'est la présomption du provincial nouvellement débarqué, qui croit que c'est pour lui que Servandoni a dessiné les jardins d'Armide ou construit le palais du Soleil. »

[2] *La Promenade du sceptique* (I, 115) : « Qui vous a dit que cet ordre que vous admirez ici ne se dément nulle part ? Vous est-il permis de conclure d'un point de l'espace à l'espace infini ? »

[3] *La Promenade du sceptique* (I, 115) : « On remplit un vaste terrain de terre de décombres jetés au hasard, mais entre lesquels le ver et la fourmi trouvent des habitations fort commodes. Que penseriez-vous de ces insectes, si, raisonnant à votre mode, ils s'extasiaient sur l'intelligence du jardinier qui a disposé tous ces matériaux pour eux ? » On sait que Jacob von Uexküll s'intéressera au XXe siècle à la chambre du chien, à la chambre de la mouche, ou encore à une rue de village vue par un oeil de mollusque.

[4] *La Promenade du sceptique* (I, 118) : « Si ses observations judicieuses sur quelques insectes concluent pour l'existence de notre prince, que avantage ne tirerait-il pas de l'anatomie du corps humain et de la connaissance des autres phénomènes de la nature ! - Rien autre chose, répondit constamment Athéos, sinon que la matière est organisée. »

[5] D'une manière qui rappelle un peu les débats concernant Leibniz, les spécialistes sont divisés quant à la question de savoir si la pensée de Diderot a été marquée par un basculement voire une rupture avec la publication en 1749 de la *Lettre sur les aveugles*, où il abandonnerait définitivement son « déisme » de départ et où serait exposé pour la première fois son « matérialisme », ou bien si les textes antérieurs à 1749 n'anticiperaient pas déjà, en dépit de leur position déiste inspirée par Shaftesbury, bien des réflexions ultérieures, en particulier en introduisant dans la réflexion philosophique les préoccupations esthétiques et métaphysiques qui accompagneront ensuite constamment ses préoccupations scientifiques et techniques. Cette deuxième approche, qui me semble la plus intéressante, a été développée, il y a quelques années, par Anne Elisabeth Sejten dans *Diderot ou le défi esthétique. Les écrits de jeunesse 1746-1751*, Paris, Vrin, 1999. On verra plus bas l'intérêt de ne pas trop durcir l'opposition de ces deux périodes, mais aussi, à l'inverse, de ne pas opposer, comme le fait Anne Elisabeth Sejten, trop crument esthétique et matérialisme, en particulier quand il s'agira de mettre au jour ce que Diderot apporte du point de vue rythmique.

[6] *Lettre sur les aveugles* (I, 167) Colas Duflo rappelle que l'introduit de ce nouvel argument n'est autre que Voltaire qui, dans les *Éléments de la philosophie de Newton* publié en 1741, écrit : « Plusieurs personnes s'étonneront ici peut-être, que de toutes les preuves de l'existence d'un Dieu, celle des causes finales fût la plus forte aux yeux de Newton. Le dessein, ou plutôt les desseins variés à l'infini qui éclatent dans les plus vastes et les plus petites parties de l'univers, font une démonstration, qui à force d'être sensible, en est presque méprisée par quelques philosophes ; mais enfin Newton pensait que ces rapports infinis, qu'il apercevait plus qu'un autre, étaient l'ouvrage d'un artisan infiniment habile. » Cité dans C. Duflo, *Diderot philosophe, op. cit.*, p. 107.

[7] *Lettre sur les aveugles* (I, 141) : « À force d'étudier par le tact la disposition que nous exigeons entre les parties qui composent un tout, pour l'appeler beau, un aveugle parvient à faire une juste application de ce terme. Mais quand il dit : *cela est beau*, il ne juge pas, il rapporte seulement le jugement de ceux qui voient. »

[8] *Lettre sur les aveugles* (I, 141) : « La beauté pour un aveugle n'est qu'un mot, quand elle est séparée de l'utilité. »

[9] *Lettre sur les aveugles* (I, 141) : « - Monsieur, reprit habilement le ministre, portez les mains sur vous-même, et vous rencontrerez la divinité dans le mécanisme admirable de vos organes. - M. Holmes, reprit Saunderson, je vous le répète, tout cela n'est pas aussi beau pour moi que pour vous. Mais le mécanisme animal fut-il aussi parfait que vous le prétendez, et que je veux bien le croire, car vous êtes un honnête homme, très incapable de m'en imposer, qu'a-t-il de commun avec un être souverainement intelligent ? »

[10] *Lettre sur les aveugles* (I, 167) : « Un phénomène est-il, à notre avis, au-dessus de l'homme ? Nous disons aussitôt : "c'est l'ouvrage d'un Dieu" ; notre vanité ne se contente pas à moins. Nous ne pourrions-nous pas mettre dans nos discours un peu moins d'orgueil et un peu plus de philosophie ? Si la nature nous offre un noeud difficile à délier, laissons-le pour ce qu'il est, et n'employons pas à le couper la main d'un être qui devient ensuite pour nous un nouveau noeud plus indissoluble que le premier. »

[11] Diderot reste méfiant à l'égard de ce que nous appelons aujourd'hui l'ontologie, qu'il perçoit comme trop spéculative. Mais il est loin de refuser toute abstraction du moment qu'elle reste liée à une pratique : « Tout a sa *métaphysique* et sa pratique : la pratique sans la raison de la pratique et la raison sans l'exercice, ne forment qu'une science imparfaite. [...] Quand on borne l'objet de la *métaphysique* à des considérations vides et abstraites sur le temps, l'espace, la matière, l'esprit, c'est une science méprisable ; mais quand on la considère sous son vrai point de vue, c'est autre chose. Il n'y a guère que ceux qui n'ont pas assez de pénétration qui en disent du mal. » - Article « METAPHYSIQUE » (I, 480). C'est pourquoi je lui applique ici ce terme, même s'il s'agit moins d'une ontologie au sens aristotélicien strict de « science qui étudie l'être en tant qu'être et ses attributs essentiels » (*Métaphysique*, " 1, 1003 a 21), que d'une définition implicite de l'être et de ses attributs. Ce léger abus sémantique devrait rendre plus facile au lecteur la comparaison-confrontation de son univers théorique avec ceux de Spinoza et de Leibniz. Ce faisant j'ai bien conscience de tordre un peu Diderot vers ses prédécesseurs, mais je compte sur le lecteur pour rétablir la spécificité d'une démarche qui, sans se priver en rien des ressources de la spéculation, accorde à l'expérience une place déterminante.

[12] *Lettre sur les aveugles* (I, 167) : « Je ne vois rien ; cependant j'admets en tout un ordre admirable ; mais je compte que vous n'en exigerez pas davantage. Je vous le cède sur l'état actuel de l'univers, pour obtenir de vous en revanche la liberté de penser ce qu'il me plaira de son ancien et premier état, sur lequel vous n'êtes pas moins aveugle que moi. Vous n'avez point ici de témoins à m'opposer, et vos yeux ne vous sont d'aucune ressource. »

[13] *Lettre sur les aveugles* (I, 167) : « Imaginez donc, si vous voulez, que l'ordre qui vous frappe à toujours subsisté ; mais laissez-moi croire qu'il n'en est rien ; et que, si nous remontions à la naissance des choses et des temps, et que nous sentissions la matière se mouvoir et le chaos se débrouiller, nous rencontrerions une multitude d'êtres informes, pour quelques êtres bien organisés. »

[14] *Lettre sur les aveugles* (I, 168) : « Si je n'ai rien à vous objecter sur la condition présente des choses, je puis du moins vous interroger sur leur condition passée. Je puis vous demander, par exemple, qui vous a dit à vous, à Leibniz, à Clarke et à Newton, que dans les premiers instants de la formation des animaux, les uns n'étaient pas sans tête et les autres sans pieds ? Je puis vous soutenir que ceux-ci n'avaient point d'estomac, et ceux-là point d'intestin ; [...] que les monstres se sont anéantis successivement ; que toutes les combinaisons vicieuses de la matière ont disparu, et qu'il n'est resté que celles où le mécanisme n'impliquait aucune contradiction importante et qui pouvaient subsister par elles-mêmes et se perpétuer. »

[15] *Lettre sur les aveugles* (I, 169) : « Je conjecture donc que, dans le commencement où la matière en fermentation faisait éclore l'univers, mes semblables étaient fort communs. Mais pourquoi n'assurerais-je pas des mondes ce que je crois des animaux ? Combien de mondes estropiés, manqués, se sont dissipés, se reforment et se dissipent peut-être à chaque instant dans des espaces éloignés, où je ne touche point, et où vous ne voyez pas, mais où le mouvement continue et continuera de combiner des amas de matière, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu quelque arrangement dans lequel ils puissent persévérer ? »

[16] J.-P. Jouary, *Diderot, la vie sans Dieu, op. cit.*, p. 43.

[17] *De rerum natura*, V, 837-877. Dans sa profusion première, la nature a produit de façon hasardeuse des combinaisons instables, des animaux sans les organes nécessaires à leur survie, qui sont morts sans se reproduire. Or, pour qu'une espèce se propage, un grand nombre de circonstances ont été nécessaires : que l'animal ait les aliments qui lui conviennent, qu'il possède tous les organes vitaux nécessaires, et qu'il puisse se reproduire, c'est-à-dire que le mâle trouve la femelle et que le couple ait les organes appropriés. L'homme apparaît donc comme une

créature apparue par hasard.

[18] Dans les *Principes de la philosophie*, Descartes tient un raisonnement analogue - à l'hypothèse divine près. Même si l'on suppose à l'origine le chaos et la confusion, ce qu'il appelle en pensant à Lucrèce « le chaos des poètes », les lois de la nature sont telles « que par leur moyen cette confusion doit peu à peu revenir à l'ordre qui est à présent dans le monde. » R. Descartes, *Principes de la philosophie*, III, 47, in *Ruvres philosophiques*, t. III, Paris, Garnier, 1973, p. 251. C'est pourquoi, il lui est tout à fait possible d'expliquer la formation d'un monde ordonné à partir du chaos, tout en affirmant, bien entendu, que c'est Dieu qui a établi les lois de la nature par lesquelles « les parties de ce chaos se démêlent d'elle-même et se disposent en si bon ordre qu'elles auront la forme d'un monde très parfait » R. Descartes, *Le Monde*, VI, in *Ruvres philosophiques*, t. I, Paris, Garnier, 1963, p. 346. Ces deux citations sont reprises de C. Duflo, *Diderot philosophe, op. cit.*, p. 110-111.

[19] « Nous sommes fondés à croire que Buffon, en 1749, partageait les idées de Diderot-Saunderson sur les origines de la vie. Nous ne pouvons même penser qu'il les avait eues le premier et qu'il est au moins largement responsable de la conversion de Diderot à ces idées qui, d'ailleurs, venaient de Lucrèce. » J. Roger, *Les sciences de la vie de la pensée française du XVIIIe siècle*, Paris, Armand Colin, 1963, p. 598.

[20] J.-P. Jouary, *Diderot, la vie sans Dieu, op. cit.*, p. 43.

[21] *Lettre sur les aveugles* (I, 184-185) : « Hélas Madame, quand on a mis les connaissances humaines dans la balance de Montaigne, on n'est pas éloigné de prendre sa devise. Car que savons-nous ? ce que c'est que la matière ? nullement ; ce que c'est que l'esprit et la pensée, encore moins ; ce que c'est que le mouvement, l'espace et la durée ? [...] Nous ne savons donc presque rien. »

[22] J.-P. Jouary, *Diderot, la vie sans Dieu, op. cit.*, p. 45. Également C. Duflo, *Diderot philosophe, op. cit.*, p. 172.

[23] « Cette vision lucrétienne d'un chaos en mouvement sans signification permet de se libérer de l'imaginaire théologique du "spectacle du monde" [...] Saunderson lui oppose un monde où tout coule, suivant la leçon de Lucrèce pour qui : "La nature du monde entier se modifie avec le temps : sans cesse un nouvel état succède à un plus ancien suivant un ordre nécessaire ; aucune chose ne demeure semblable à elle-même : tout passe, tout change et se transforme aux ordres de la nature." (v. 828-831) On peut bien reprendre alors le modèle de l'organisme que Holmes proposait, comme échantillon d'un monde au mécanisme admirable. Mais c'est pour rappeler avec Lucrèce que les corps aussi dépérissent, sont rendus à la matière, avant que d'autres prennent leur place. » C. Duflo, *Diderot philosophe, op. cit.*, p. 119.

[24] *Lettre sur les aveugles* (I, 169) : « Qu'est-ce que ce monde, Monsieur Holmes ? Un composé sujet à des révolutions qui toutes indiquent une tendance continuelle à la destruction ; une succession rapide d'êtres qui s'entre-suivent, se poussent et disparaissent ; une symétrie passagère ; un ordre momentané. »

[25] *Lettre sur les aveugles* (I, 169) : « Le monde est éternel pour vous, comme vous êtes éternels pour l'être qui ne vit qu'un instant. Encore l'insecte est-il plus raisonnable que vous. Quelle suite prodigieuse de générations d'éphémères atteste votre éternité ! Quelle tradition immense ! Cependant nous passerons tous, sans qu'on puisse assigner ni l'étendue réelle que nous occupons, ni le temps précis que nous aurons duré. Le temps, la matière, l'espace ne sont peut-être qu'un point. »